

## Vassilissa la Belle<sup>1</sup>

En un certain royaume vivait un marchand.  
Il resta marié douze ans et eut une fille unique,  
Vassilissa la Belle.  
A la mort de sa mère, la petite avait huit ans.

Lorsqu'elle sent venir sa fin, la mère appelle sa fille.  
Elle prend sous sa couverture une petite poupée qui y est  
cachée et la lui donne en disant :

- Écoute-moi, Vassilissa,  
et souviens-toi de mes dernières paroles.  
Je te donne ma bénédiction et cette poupée :  
garde-la toujours près de toi et ne la montre à personne.  
Chaque fois que tu seras en peine, offre-lui à manger et  
demande-lui conseil.  
Elle mangera un morceau et te dira ce qu'il faut faire.

Puis, la mère embrasse sa fille et meurt.  
Le veuf s'attriste comme il est d'usage,  
puis songe à se remarier.  
Comme c'est un homme de bien, les prétendantes ne  
manquent pas, mais entre toutes, il préfère une veuve.  
Elle n'est plus toute jeune et elle a deux filles à peu près de  
l'âge de Vassilissa :  
c'est donc une femme de poids et d'expérience.

Il l'épouse donc.  
Mais, en croyant donner une bonne mère à sa fille,  
il se trompait.  
Vassilissa est la plus belle fille du village.  
La marâtre et ses filles sont jalouses de sa beauté.  
Alors, elles l'accablent des besognes les plus pénibles,

---

<sup>1</sup> Texte intégral légèrement adapté dans la forme pour le raconter par Florence André-Dumont ([www.mediatrice.be](http://www.mediatrice.be)) sur base de la traduction de Lise Gruel-Apert (conte n°75 (p.140s.) du tome I des *Contes Populaires russes*, Imago 2014).

espérant que le travail la fera dépérir  
et que le vent et le soleil lui noirciront le teint et l'abîmeront.

Mais Vassilissa supporte tout cela sans se plaindre  
et devient chaque jour plus belle et plus florissante.  
Quant à la marâtre et ses filles,  
elles passent leurs journées à ne rien faire.  
Pourtant, elles maigrissent et jaunissaient de dépit et d'envie.

Bien sûr, elles ne savent pas que Vassilissa est aidée par la  
poupée.  
Sans elle, la fillette ne pourrait pas accomplir tout ce travail.  
Bien souvent, elle ne mange pas pour réserver le meilleur  
morceau à la poupée.  
Le soir, à l'heure du coucher, elle s'enferme dans son grenier,  
sert à manger à la poupée et lui raconte ses malheurs :

- Tiens, poupée, mange et écoute ma peine.  
Je suis bien malheureuse dans la maison de mon père,  
ma méchante marâtre veut ma mort.  
Enseigne-moi à vivre et dis-moi ce qu'il faut faire.

La poupée mange,  
puis elle console Vassilissa et la conseille.  
Au matin, elle fait tout le travail à sa place tandis que Vassilissa  
se repose dans l'ombre fraîche, cueille des fleurs.  
Pendant ce temps, le potager est sarclé, les choux arrosés,  
l'eau puisée, le feu allumé.  
La poupée lui indique aussi les herbes qui protègent du hâle.  
Qu'il fait bon vivre avec une poupée pareille !

Quelques années passent.  
Vassilissa grandit  
et devient une belle jeune fille en âge de se fiancer.  
Tous les jeunes gens du pays lui font la cour  
et personne ne regarde les filles de la marâtre.  
Alors la marâtre ne décolère plus et répond à tous les  
souponnants :

- Je ne donnerai la plus jeune qu'après les aînées !

Elle raccompagne les visiteurs, et puis elle passe sa fureur sur Vassilissa en la rouant de coups.

Un jour, le marchand part en voyage pour longtemps.  
La marâtre s'en va habiter une autre maison,  
à l'orée de la forêt profonde.  
Dans cette forêt, il y a une clairière  
et là, dans une petite isba, vit la Baba-Yaga.  
Elle ne laisse jamais personne approcher de sa maison  
et ceux qui se hasardent trop près,  
elle les dévore comme des poulets.  
La marchande trouve tous les prétextes pour envoyer  
Vassilissa dans la forêt.  
Mais la jeune fille en revient toujours sans le moindre mal,  
car la poupée lui montre le chemin et la tient éloignée de l'isba.

On est en automne.  
Un soir, la marâtre distribue l'ouvrage aux trois jeunes filles :  
à l'une, elle donne de la dentelle à faire ;  
à l'autre des bas à tricoter  
et à Vassilissa de la toile à tisser.  
Elle éteint le feu dans toute la maison sauf dans la pièce où se  
trouvent les jeunes filles.  
Là, elle laisse brûler une seule chandelle,  
puis elle monte se coucher.

Les jeunes filles travaillent.  
La mèche se met à fumer.  
Une des filles de la marâtre prend des pincettes,  
mais au lieu de moucher la chandelle<sup>2</sup>,  
elle l'éteint, comme sa mère le lui a recommandé.

---

<sup>2</sup> « Chandelle » : Petit flambeau de suif, de cire ou de quelque autre matière grasse et combustible.  
« Moucher la chandelle », par extension de « se moucher » : retrancher la partie de la mèche qui est brûlée et qui empêche une chandelle de bien éclairer. Source : <https://www.littre.org>

Alors, elle s'écrie :

- Quel malheur ! L'ouvrage n'est pas terminé et il n'y a pas de feu du tout dans la maison.

Il faut aller en chercher chez la Baba-Yaga !

Et l'autre fille de la marâtre, celle qui fait de la dentelle, répond :

- Mes épingles me donnent assez de lumière, je n'irai pas.
- Ni moi, dit la tricoteuse, le reflet des aiguilles me suffit.

Et toutes les deux :

- C'est à toi d'aller chercher du feu chez la Baba-Yaga !

Et elles poussent Vassilissa dehors.

Vassilissa court à son réduit,

sert le souper à la poupée et lui dit :

- Tiens poupée, mange et écoute ma peine !

On m'envoie chez la Baba-Yaga.

Elle va me dévorer !

- N'aie crainte, Vassilissa.

Serre-moi bien contre toi et vas-y.

Tant que je serai là, il ne peut rien t'arriver de mal.

Vassilissa met la poupée dans sa poche,

se signe et s'en va dans la forêt obscure.

Elle avance en tremblant.

Tout à coup, devant elle, passe au galop un cavalier blanc,

vêtu de blanc, monté sur un cheval blanc harnaché de blanc :

Alors, le jour commence à poindre.

Elle poursuit son chemin et un autre cavalier la dépasse :

tout rouge, vêtu de rouge

et monté sur un cheval rouge harnaché de rouge.

Et le soleil monte à l'horizon.

Toute la nuit est donc passée.

Ensuite passe tout le jour.

Au soir, elle atteint la clairière où est l'isba de la Baba-Yaga.

Elle est entourée d'une palissade faite d'ossements humains.

Sur ces ossements sont plantés des crânes humains :

leurs yeux luisent.

Il y a un portail :  
comme montants : des jambes ;  
les verrous : des bras ;  
et la serrure : une bouche aux dents aiguës.

Vassilissa se fige de peur et reste clouée sur place.  
Soudain, un autre cavalier la croise : tout noir, vêtu de noir,  
monté sur un cheval noir.  
Il passe devant le portail et disparaît,  
comme englouti par la forêt.  
Alors, la nuit tombe.

Mais l'obscurité n'est pas longue car,  
sur la palissade, les yeux des crânes s'allument  
et il se met à faire aussi clair qu'en plein jour.  
Vassilissa tremble de peur.  
Mais elle ne sait où fuir !  
Alors, elle reste sur place.

Tout à coup, dans la forêt, un bruit terrifiant s'élève,  
les arbres craquent, les feuilles mortes crissent.  
La Baba-Yaga surgit dans le sous-bois.  
Dans son mortier, elle file à toute allure :  
avec son pilon ; elle rame  
et avec son balai, elle efface les traces derrière elle.  
Elle s'arrête au portail, renifle alentour, crie :

- Pouah ! Ça sent la chair russe ! Qui est là ?  
Vassilissa approche avec crainte, salue jusqu'à terre et dit :
- C'est moi, grand-mère.  
Les filles de ma marâtre m'ont envoyée chez toi pour te  
demander du feu.
- C'est bon, je les connais.  
Tu vas travailler chez moi quelque temps.  
Si je suis contente, je te donnerai du feu,  
sinon, je te mangerai !

Puis, elle se tourne vers le portail et crie :

- Holà, mes verrous solides, ouvrez-vous.  
Holà, mes larges battants, laissez-nous passer !

Alors, les battants se déverrouillent,  
le portail s'ouvre  
la Baba-Yaga entre en sifflant ;  
derrière elle marche Vassilissa.  
Puis, tout se referme.

Dans l'isba, la Baba-Yaga s'installe à l'aise et dit à Vassilissa :

- J'ai faim !  
Donne-moi tout ce qui est dans le four.

Vassilissa allume une torche aux crânes de la palissade  
et retire plats et rôtis un à un du four :  
il y en a bien là pour dix personnes.  
Puis elle descend à la cave chercher bière, vodka, hydromel,  
kvass<sup>3</sup>.  
La vieille boit et mange le tout ;  
elle ne laisse à Vassilissa qu'un restant de soupe au chou,  
un croûton de pain et un morceau de lard.

En s'allongeant pour dormir, elle lui dit :

- Prends garde !  
Demain, après mon départ, tu nettoieras la cour,  
tu balayeras l'isba et tu laveras le linge.  
Ensuite, tu iras à la réserve à grain où tu prendras un  
boisseau de blé et tu en sépareras le son.  
Que tout soit fait.  
Sinon je te mange !

La Baba-Yaga se retourne et on entend bientôt ses  
ronflements.

---

<sup>3</sup> Kvass : boisson fermentée à base de farine de seigle. Source : Lise Gruel-Apert

Alors, Vassilissa pose devant la poupée les restes du repas de la vieille et lui dit :

- Tiens, poupée, mange et écoute ma peine !  
La Baba-Yaga m'a donné une rude besogne et elle va me manger si tout n'est pas fait.
- Ne crains rien, Vassilissa.  
Mange, fais ta prière et dors tranquille,  
le matin est plus sage que le soir<sup>4</sup> !

Vassilissa se réveille de très bonne heure.

La Baba-Yaga est déjà debout et regarde par la fenêtre :  
les yeux des crânes s'éteignent.

Passé le cavalier blanc et le jour se lève.

La Baba-Yaga sort, siffle : mortier, pilon et balai apparaissent.

Passé le cavalier rouge et le soleil paraît.

La Baba-Yaga monte dans le mortier,

fouette son pilon, efface les traces avec son balai et file.

Restée seule, Vassilissa fait le tour de la maison :

elle est abasourdie par l'abondance et la richesse de tout ce qu'elle voit.

Puis elle s'arrête, perplexe, en se demandant par quel bout commencer.

Mais quand elle regarde autour d'elle,

elle voit que tout est fait, la poupée finit de trier le blé.

Vassilissa lui dit :

- Tu m'as sauvé la vie !

La poupée se glisse dans sa poche en disant :

- Tu n'as plus que le dîner à préparer, tu as tout ton temps.

Vers le soir, Vassilissa met la table et attend.

Le cavalier noir passe au galop et la nuit tombe.

Les yeux des crânes s'allument.

---

<sup>4</sup> Je dois cette expression à <http://www.russievirtuelle.com/contes/vassilissa.htm>

Tout à coup, les arbres tremblent, les feuilles crissent.  
La Baba-Yaga entre, Vassilissa l'accueille.

- Le travail est-il fait ? demande la vieille.
- Vois par toi-même, grand-mère.

La Baba-Yaga scrute tout, partout.

Courroucée de ne rien trouver à redire, elle bougonne :

- Bon ! Ca va !

Puis, elle s'écrie :

- Holà, mes fidèles serviteurs, venez moudre mon grain !

Aussitôt, trois paires de bras surgissent,  
s'emparent du blé et l'emportent.

La Baba-Yaga mange voracement,

se couche et, à nouveau, donne ses ordres :

- Demain, tu feras la même chose qu'aujourd'hui.  
Dans la réserve, tu prendras les graines de pavot  
et, grain par grain, tu les sépareras de la terre.  
Car quelqu'un a mélangé la terre au pavot,  
Quelle noire méchanceté !

Sur ces mots, la vieille se tourne vers le mur et se met à ronfler.

Vassilissa donne à manger à la poupée

et la poupée lui dit comme la veille :

- Va dormir tranquille, tout sera fait, Vassilissa.  
Le matin est plus sage que le soir !

Le lendemain, la Baba-Yaga repart dans son mortier.

Vassilissa et la poupée font l'ouvrage en un tournemain.

A son retour, la Baba-Yaga scrute tout, partout et crie :

- Holà, mes fidèles serviteurs,  
venez presser l'huile de mes graines de pavot !

Les trois paires de bras surgissent,  
s'emparent des graines et les emportent.  
La Baba-Yaga s'attable et se met à manger.  
Vassilissa reste debout à la regarder.

- Qu'as-tu à rester là plantée comme une souche ?  
Pourquoi ne dis-tu rien ?
- Je n'ose pas.  
Pourtant, si tu le permets, j'ai quelque chose à te demander.
- Demande, mais méfie-toi !  
Toutes les questions ne sont pas bonnes à poser.  
A trop savoir, on vieillit vite !
- Je ne veux te questionner que sur ce que j'ai vu, grand-mère.  
En venant chez toi, j'ai croisé un cavalier,  
il était vêtu de blanc, monté sur un cheval blanc.  
Qui est-il ?
- C'est mon jour, vêtu de blanc.
- Ensuite, j'ai rencontré un cavalier vêtu de rouge,  
monté sur un cheval rouge.  
Qui est-il ?
- C'est mon soleil, vêtu de rouge.
- Et le cavalier noir que j'ai vu juste au portail, grand-mère ?
- C'est ma nuit, vêtue de noir.  
Tous de fidèles serviteurs !

Vassilissa pense aux trois paires de bras.  
Mais elle n'en souffle mot.

- Que veux-tu encore savoir ?
- Rien de plus, cela suffit.  
Tu as dit toi-même, grand-mère,  
qu'à trop savoir, on vieillit vite.
- Il est bien que tu ne questionnes que sur ce que tu as vu au  
dehors.  
Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires,  
et les gens trop curieux, je les mange !  
Maintenant, à mon tour de te poser une question.

Comment as-tu réussi à faire toute la besogne dont je t'avais chargée ?

- La bénédiction de ma mère me vient en aide.

- C'est donc ça !

Eh bien, ouste, dehors, fille bénie à sa maman !

Je n'en veux pas, de bénis, chez moi !

Et elle chasse Vassilissa.

Mais avant de refermer le portail,

elle arrache à la palissade un crâne aux yeux allumés,

elle plante le crâne au bout d'un bâton et le lui tend en disant :

- Tiens, voilà du feu pour les filles de ta marâtre : prends-le.

C'est pour ça qu'elles t'ont envoyée ici, n'est-ce pas ?

Vassilissa s'encourt.

Grâce au crâne, son chemin est éclairé.

Au petit jour, le crâne s'éteint.

Le soir, elle approche du logis.

Elle se dit que depuis le temps qu'elle est partie,

elles ont sûrement trouvé du feu.

Alors, elle veut jeter le crâne.

Mais une voix sourde sort du crâne :

- Ne me jette pas, porte-moi à ta marâtre !

Elle lève les yeux vers les fenêtres.

Comme elle n'aperçoit aucune lumière,

elle se décide à entrer avec le crâne.

Pour la première fois, on la reçoit aimablement.

On lui raconte que depuis son départ, on n'a plus de feu.

Celui qu'on allume ne prend pas et celui qu'on amène de chez les voisines s'éteint dès qu'on l'introduit dans la maison.

- Pourvu que ton feu tienne !, dit la belle-mère.

On apporte le feu dans la chambre.  
Aussitôt, les yeux du crâne se mettent à fixer la marâtre et ses filles et à les brûler vives.  
En vain, elles tentent de fuir, de se cacher.  
Mais où qu'elles se fourrent, partout les yeux les suivent.  
Au matin, il ne reste d'elles qu'un petit tas de cendres.  
Seule Vassilissa a été épargnée.

Vassilissa enterre le crâne,  
ferme la maison à clef  
et part pour la ville où une vieille sans enfant la recueille.  
Elle vit là sans souci, attendant le retour de son père.

Un beau jour, Vassilissa dit à la vieille :

- Je m'ennuie à ne rien faire, grand-mère !  
Si tu m'achetais du lin, je pourrais le filer.  
Mais surtout, choisis le plus beau !

La vieille achète le meilleur lin qu'elle peut trouver  
et Vassilissa se met à l'ouvrage.  
Voilà le fuseau qui vole entre ses doigts agiles et le fil vient,  
égal et fin comme un cheveu.  
Du fil, il y en a beaucoup.  
Mais quand on veut le tisser, on ne trouve ni le peigne qu'il faut,  
ni l'ouvrière qui s'en chargerait.  
Alors, Vassilissa implore la poupée qui lui dit :

- Apporte-moi un vieux peigne à tisser,  
une canette et du crin de cheval,  
je vais tout te préparer.

Vassilissa lui procure tout et va se coucher.  
Pendant la nuit, la poupée lui fabrique un beau métier à tisser.  
Vassilissa se met à tisser sans relâche.  
A la fin de l'hiver la toile est prête :  
si fine qu'on pourrait la faire passer par le chas d'une aiguille.  
Au printemps, on la blanchit.

Vassilissa dit à la vieille :

- Va vendre cette toile, grand-mère, et garde l'argent.
- Mais en voyant la finesse de la toile, la vieille se récrie :
- Ah non, mon enfant, une toile pareille est digne du tsar.  
Je vais de ce pas la montrer au palais !

La vieille se poste devant les fenêtres du palais.

Le tsar la remarque et l'appelle :

- Que veux-tu, la vieille ?
- Sire, je t'ai apporté un tissu merveilleux,  
mais je ne veux le montrer qu'à toi seul !

Le tsar ordonne de la faire entrer et reste ébahi devant la toile :

- Combien en veux-tu ?
- Cela n'a pas de prix, sire !  
C'est un cadeau que je te fais.

Le tsar la remercie et la renvoie, les bras chargés de cadeaux.

On veut confectionner des chemises pour le tsar.

On les taille.

Mais personne ne se risque à les coudre.

Alors, le tsar fait revenir la vieille et lui dit :

- Toi qui as su filer et tisser cette toile,  
tu sauras coudre mes chemises !
- Mais ce n'est pas moi, sire, qui ai filé et tissé cette toile,  
c'est ma protégée, une jeune fille !
- Alors, à elle de le faire !

De retour à la maison, la vieille raconte tout à Vassilissa :

- Je savais que cette toile me reviendrait.

Elle s'enferme dans sa chambre  
et se met à coudre sans lever la tête

jusqu'à ce que s'aligne une bonne douzaine de chemises.  
La vieille va porter les chemises au tsar.  
Pendant ce temps, Vassilissa fait sa toilette et s'apprête.  
Puis, elle s'installe à la fenêtre.  
Mais elle n'a pas longtemps à attendre.  
Elle voit arriver dans la cour un envoyé du tsar  
qui vient lui annoncer ceci :

- Le tsar désire voir l'habile couturière qui lui a fait ses chemises et la remercier lui-même.

Vassilissa paraît devant le tsar.  
Le tsar la regarde et en tombe follement amoureux.

- Pour rien au monde je ne me séparerai de toi, ma douce beauté !  
Sois ma femme !

Le tsar prend la blanche main de Vassilissa,  
la fait asseoir à ses côtés et le mariage est célébré.

Bientôt revient le père de Vassilissa,  
il se réjouit du bonheur de sa fille et reste vivre près d'elle.  
Vassilissa fait aussi venir la vieille au palais.

Et toute sa vie, elle porta la poupée dans sa poche.